Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

11 | 2014

L'illustration des contes

Patricia Eichel-Lojkine, *Contes en réseaux : l'émergence du conte sur la scène européenne*

Genève, Droz, 2013, 457 p.

Emmanuelle Sempère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/feeries/927>

DOI : 10.4000/feeries.927

ISSN : 1957-7753

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 19 décembre 2014

Pagination : 259-265

ISBN : 978-2-84310-281-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Emmanuelle Sempère, « Patricia Eichel-Lojkine, *Contes en réseaux : l'émergence du conte sur la scène européenne* », *Féeries* [En ligne], 11 | 2014, mis en ligne le 19 décembre 2015, consulté le 29 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/feeries/927> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/feeries.927>

Ce document a été généré automatiquement le 29 octobre 2020.

© Féeries

Patricia Eichel-Lojkine, *Contes en réseaux : l'émergence du conte sur la scène européenne*

Genève, Droz, 2013, 457 p.

Emmanuelle Sempère

RÉFÉRENCE

Patricia Eichel-Lojkine, *Contes en réseaux : l'émergence du conte sur la scène européenne*, Genève, Droz, 2013, 457 p.

- 1 Le livre de Patricia Eichel-Lojkine, *Contes en réseaux, l'émergence du conte sur la scène européenne*, envisage la constitution du genre du conte en Europe en interrogeant le moment, les lieux et les acteurs de son « émergence », et en analysant à nouveaux frais sa spécificité poétique.
- 2 « Il faut se faire une raison », écrit l'auteure dans son introduction, « les premiers contes de fées français sont des textes italiens » (p. 10). Il faut saluer cette entreprise qui commence par balayer deux préjugés qui ont entravé les études sur le conte, d'une part une approche « nationale » du conte et d'autre part « la coupure académique séculaire entre XVI^e et XVII^e siècles » (p. 410). Pour renouveler l'analyse du conte, P. Eichel-Lojkine emprunte des outils transversaux à *L'Archéologie du savoir* de Michel Foucault et les résultats sont très convaincants. Puisqu'il n'est pas question de chercher une « origine » aux contes, littéraire ou populaire, ni de les étudier en dehors des contextes dans lesquels ils sont énoncés, il s'agira d'étudier leur interaction et leur circulation, en « dépass[ant] le schéma binaire confrontant poétique des formes fixes et histoire de variations, synchronie et diachronie », et en cherchant des « outils extérieurs à la linguistique (reposant sur une partition binaire du signe), comme ceux fournis par Foucault, dont l'ambition était précisément de penser sans conflit structure et devenir » (p. 22).

- 3 Le livre est composé de trois parties. La première propose une perspective théorique en termes d'« identité plurielle » à la fois au sens générique et culturel ; les deux suivantes appliquent la méthode ainsi dégagée et parcourent deux réseaux particulièrement représentatifs du corpus européen des contes, « Le Chat Botté » et « La Belle aux cheveux d'or », dont la particularité est d'être des contes « d'ascension », chose rare dans les contes de manière générale mais très présente à la charnière des siècles classiques.
- 4 La première partie choisit en titre la notion fondamentale de « rémanence », qui permet d'appréhender de façon originale l'épineuse question du « transfert culturel » des contes, en Europe et au-delà : « On est donc amené à se demander comment le conte écrit, nourri pour une bonne part d'un matériau non-occidental, a pu prendre des accents spécifiques en Europe entre les ^{xvi}^e et le ^{xvii}^e siècles, et à envisager son identité non comme une substance mais comme la résultante d'un ensemble de facteurs impliquant des transferts culturels. » (p. 43) Élément majeur de cette « identité plurielle », la « diffraction du conte entre sociétés chrétienne et juive » a particulièrement intéressé l'auteure. Les passeurs d'Orient en Occident, entre le ^{vi}^e et le ^{xiii}^e siècles, ont permis aux contes de circuler et de donner forme ensuite à des « écotypes » en s'enracinant dans une culture locale ; l'auteure souligne la spécificité des « répertoires » (au sens de Wolfgang Iser) dans lesquels ces contes se sont inscrits et donne quelques exemples des variations sémantiques qu'ils induisent.
- 5 Le second chapitre s'arrête sur « l'étape médiévale » (p. 65) de la constitution des contes, elle-même décomposable « en trois étapes : le temps des fables édifiantes ; le temps de la prédication ; le temps de la poésie » (p. 67). Cette synthèse largement nourrie des études médiévistes sera particulièrement utile aux chercheurs non spécialistes de cette période. P. Eichel-Lojkine prend le parti, à notre sens discutable, d'utiliser les hypothèses indianistes alors même qu'elle souligne les incertitudes des chercheurs à leur encontre :

Si les théories indianistes voient le sous-continent indien comme un réservoir d'histoires passant d'Inde en Perse, au moment de l'apparition de l'Islam, puis se diffusant dans toute l'aire islamique, et enfin dans l'Occident latin à partir de régions frontalières comme l'Espagne et la Sicile, et circulant aussi grâce aux Croisés, d'autres critiques conçoivent le conte non par rapport à une origine unique, mais comme un « foisonnement de racinelles » où s'entrecroisent de multiples traditions hétérogènes. (p. 68)
- 6 Parmi les textes de prédication, « aucun genre plus que *l'exemplum* n'illustre les va-et-vient du texte avec l'oralité, le folklore et le didactisme » (p. 78), avec de surcroît une ouverture progressive à l'ironie et au double sens. Pour ce qui concerne la poésie et le roman, c'est le motif folklorique de « La Belle endormie » qui a le plus marqué le roman médiéval pour ensuite pénétrer le conte de fées et P. Eichel-Lojkine souligne la façon dont chacun des « répertoires » oriente idéologiquement et symboliquement le conte, mettant en valeur soit la question du lignage soit la dimension érotique par exemple. L'analyse de ces différentes configurations est très convaincante et aboutit à cette importante idée force : « Les contes folkloriques n'ont donc pas donné lieu directement aux contes merveilleux lettrés. Il aura fallu que leurs motifs aient été préalablement mis au service des idéologies courtoises et intégrés dans des ouvrages en roman au Moyen Âge pour qu'ils puissent renaître sous la plume de Basile, de Perrault ou de Mme d'Aulnoy. » (p. 84)

- 7 Dans un second temps de ce chapitre, l'auteure retrace « la construction d'un archétype fondateur » (p. 92), à savoir l'image de la vieille contant des histoires à un auditoire enfantin en soulignant à la fois son ancienneté et les fonctions spécifiques qu'elle va prendre dans la France de la fin du XVII^e siècle — « triple fonction de moralisation du contenu narratif, d'effacement de l'instance auctoriale et d'infantilisation du lecteur-auditeur » (p. 100). L'auteure montre très bien comment cette image articule les univers savant et populaire, le conte de fées et la littérature de colportage recyclant les mêmes histoires en modifiant davantage la forme que le fond.
- 8 Le troisième chapitre de cette partie analyse la « dynamique transformationnelle » du conte entre les sources italiennes et les productions françaises. L'approche interculturelle choisie par l'auteure, attentive aux « différences irréductibles » et aux « réponses divergentes », « là où une perspective transculturelle aurait cherché au contraire à effacer et à dépasser ces différences pour retrouver le même dans l'autre » (p. 123), est très productive sur le plan de l'interprétation et il faut souligner l'intérêt et la nouveauté d'une étude qui s'appuie sur les traductions des contes italiens et sur la connaissance des conditions matérielles de leur diffusion. Pour ce qui concerne Straparola, la traduction par Jean Louveau et Pierre de Larivey en 1572 a été bien diffusée et fut rééditée au début du XVIII^e siècle, au moment de la vogue des contes de fées — ainsi qu'au milieu du XIX^e siècle, pour des raisons comparables (p. 148). Quant à Basile, si fondamental dans la constitution du conte en Europe, il s'avère beaucoup moins facile d'expliquer les voies de la transmission de son recueil, sa diffusion ayant été bien moindre notamment pour des raisons linguistiques ; il est ainsi difficile d'expliquer les liens thématiques qui apparaissent entre « Peau d'Âne » et « L'Ourse », « Cendrillon » et « La Chatte des Cendres », « Le Maître Chat » et « Cagliuso », ou encore « La Belle au bois dormant » et « Soleil, Lune et Thalie » (p. 163) ; avec rigueur P. Eichel-Lojkine détaille les différentes hypothèses émises par la critique et explique pourquoi, en l'absence de données sûres, elle ne tranche pas.
- 9 C'est enfin aux spécificités du conte « à la mode des fées » de la France de la fin du Grand Siècle que l'auteure s'intéresse, en montrant leur lien, déjà bien connu, à l'art de la conversation et au goût pour les structures emboîtées, le cas de Perrault étant bien plus « original » (comme l'analysait Aurélia Gaillard, citée p. 171) qu'exemplaire ; du recueil de Perrault, P. Eichel-Lojkine analyse très efficacement la dynamique structurelle en montrant le rôle de « transition » occupé par les Moralités (p. 173) et leur « esprit de fantaisie et d'enjouement caractéristique de Perrault » (p. 174). C'est la mise en valeur de l'ironie dans la parole du conteur, que ce soit dans « Le Petit Poucet » ou dans « L'Île de la félicité » de Madame d'Aulnoy qui justifie, à la fin de ce chapitre, l'objet des deux parties suivantes, à savoir les contes d'ascension sociale, dans la mesure où leurs « résonances sociales et philosophiques » (p. 181) donnent tout leur sens à la « connivence » (A. Gaillard, p. 180) entre un conteur distancié et son lecteur.
- 10 Le terme d'« enquête » convient ici parfaitement au travail de l'auteure, minutieux mais toujours dynamique. Pour les « chats plus fins que leurs maîtres », l'auteure convoque le conte type AT. 545 du « Serviteur serviable » et analyse sur une base anthropologique l'importance du thème de l'échange, en relation avec les significations morale et politique que prennent les contes de Straparola, Basile et Perrault. Pour ce dernier, elle conclut que « l'orientation politique du « Maître Chat » apparaît bien comme une transformation opérée par Perrault en un temps où la question de l'ascension sociale et de ses conditions prend le pas sur celle de l'échange, du don et du

contre-don » (p. 215). Le chapitre 5 est consacré à l'étude du conte de Perrault en tant qu'il s'agit d'un « récit étagé » : P. Eichel-Lojkine entreprend de le « déplier », en envisageant d'abord ses « trois niveaux (herméneutiques) de lecture », puis son « niveau structural » — dans le cadre duquel elle s'intéresse aux « actions qui “riment” entre elles » (p. 230), en les répartissant de part et d'autre de l'« épisode-clé de la baignade-noyade » (tableau p. 232-234) —, enfin à son « niveau figuratif » (p. 238).

- 11 Seule faiblesse de cette partie, à notre sens, l'aire orientale du réseau des contes reste dans l'ombre ; une simple allusion par exemple à un « “équivalent” arabe » (p. 237) recueilli par Galland ouvre un parallèle qui reste fragile en l'absence d'étayage. De même, la notion d'« érudition imaginaire » empruntée à Nathalie Piégay-Gros demanderait-elle à être précisée, d'autant que cette dernière ne s'intéresse que fort peu à la période classique. En revanche, les pages concernant « l'imaginaire de l'écorchement », étudié en parallèle chez Straparola, Basile et Perrault, sont particulièrement suggestives. Il est très juste de dire que « l'impertinence » du conte lui permet de se constituer en « expression fantasmagorique » et en « lieu où peuvent se tisser souterrainement des oppositions ou des correspondances ayant trait au corps, à ses nécessités, à ses désirs, à ses hantises » (p. 275).
- 12 C'est au réseau formé par le conte type AT. 531, celui de « La Belle aux cheveux d'or » qu'est consacrée la troisième partie de cet ouvrage. Y sont étudiés le « Livoretto » de Straparola (III, 5), dont l'argument vient probablement du thème de la désunion des amis transmis par le *Kalila et Dimna* via les *Deux livres de philosophie fabuleuse* (1577) de Larivey, un conte en ancien yiddish (1602) tiré du *Mayse bukh* n° 143, dans lequel récit profane et discours religieux sont indissociables conformément à la culture du Midrash (p. 311), et enfin le conte d'Aulnoy, « La Belle aux cheveux d'or ». L'enquête philologique touchant le *Mayse bukh* et sa possible diffusion en Italie au moment où Straparola écrit son recueil, très nourrie, est passionnante. Moins nouvelle et peut-être moins pertinente nous a paru l'analyse de la version qu'Aulnoy propose à la fin du XVII^e siècle ; qualifiée de « galante » (p. 341), cette réécriture du conte de Straparola perd ici de sa portée, et sur ce point on peut regretter l'absence des études d'Anne Defrance et de Jean Mainil sur la portée subversive et politique de ces textes ; de fait l'étayage critique sur d'Aulnoy semble limité à l'édition critique de Nadine Jasmin, ce qui est dommage.
- 13 Intégré à cette partie, le dernier chapitre de l'ouvrage en constitue plutôt une nouvelle étape. Traversant les versions classiques du « Chat botté » et de « La Belle aux cheveux d'or », l'étude des significations du « motif de l'aide animale » (p. 359) permet d'en souligner les enjeux anthropologiques à ce tournant des années 1700. L'auteure montre par exemple que l'insistance d'Aulnoy sur la relation entre la carpe et le héros « suggère des tiraillements intérieurs entre la compassion qu'il éprouve et sa tentation de consommer la chair de l'animal — alors que le conte traditionnel exclut de la chaîne alimentaire l'animal magique (animal totem, pour Propp) destiné à être sauvé par le héros » (p. 371). Nous suivons moins l'auteure considérant que « la baronne d'Aulnoy s'amuse, et [que] la dynamique de dette et d'aide sur laquelle se fonde le motif s'efface derrière la plaisanterie et l'échange de civilités » (p. 373). Il nous semble que l'évocation animale est, en raison même de la présence d'affects, plus troublante que ce que laisse entendre le long parallèle, étonnant sinon discutable, que P. Eichel-Lojkine établit entre « La Grenouille bienfaisante » et le film *La Princesse des diamants* de Michel Ocelot (p. 373-377).

- 14 C'est encore une fois dans sa dimension interculturelle que l'étude de P. Eichel-Lojkine paraît la plus intéressante. Le chapitre entreprend — l'exhaustivité des références ne pouvant être qu'une vue de l'esprit pour les contes — d'examiner différentes configurations du motif dans les cultures que le conte traverse. De l'Antiquité latine, P. Eichel-Lojkine isole l'apologue d'Androclès et la fable de Cupidon et Psyché, tous deux du II^e siècle (le conte de Cupidon et Psyché étant celui qu'insère Apulée dans *L'Âne d'or*) ; pour l'apport oriental, l'auteure plonge son lecteur dans les histoires du *Pancatantra*, passées dans le *Kalila et Dimna* (VIII^e siècle) — et dans le *Tuti-Nameh* au XIV^e siècle — et analyse leur transformation dans *Le violier des histoires romaines moralisées* publiées par Jehan de la Garde au XVI^e siècle à Paris. Elle conclut ainsi « que l'échange de services entre l'homme et l'animal n'est pas un motif narratif anodin ou interchangeable dans le conte, mais qu'en migrant en Occident, ce motif devient plutôt la chambre d'échos contradictoires. Le matériel folklorique — qui porte des traces d'origines orientales et qui s'est vu consigné et reconfiguré dans des écrits en Europe depuis le haut Moyen Âge — n'est guère indépendant des croyances et des valeurs issues des civilisations qu'il a traversées » (p. 393). L'auteure avance l'hypothèse de la portée « critique » du motif à la Renaissance et jusqu'à l'âge classique, questionnant voire remettant en cause le clivage (purement occidental selon P. Eichel-Lojkine) entre l'homme et l'animal : « [L]es premiers auteurs-collecteurs européens de contes, au XVI^e siècle, se trouvent donc dans une situation inconfortable, en porte-à-faux » avec la philosophie dominante (p. 399).
- 15 La conclusion tire les bénéfices des analyses proposées en proposant une méthode d'inspiration historique, dans le sillage des travaux de Catherine Velay-Vallantin, renouvelée par l'anthropologie foucauldienne. Il s'agit de mettre « l'accent sur les procédures d'intervention » (M. Foucault, *Archéologie du savoir*, rééd. 2008, p. 82), et « de redistribution de la matière narrative, qui se trouvent utilisées à partir du moment où le conte de fées s'affirme comme un genre à part entière » (p. 417). « Après Propp », « après Foucault » et forts de ce double héritage, il devient possible selon l'auteure d'« étudier des contes lettrés à la fois comme des textes isolés, autonomes, et comme des nœuds, des articulations dans un réseau, dans une constellation ». Grâce à M. Foucault pourrait-on dire, P. Eichel-Lojkine réconcilie les approches structurale et historique du conte car « la mise en réseau n'a de sens que si l'enracinement dans un contexte particulier est pris aussi en considération » (p. 417).
- 16 Pour finir, P. Eichel-Lojkine souligne à juste titre les enjeux très modernes des recherches sur les réseaux européens de contes : « [L]'Europe ressent aujourd'hui le besoin de bousculer certains clivages institutionnalisés pour la période médiévale et moderne (monde chrétien/non-chrétien ; textes littéraires/para-littéraires ; récits fabuleux/récits de croyance/récits historiques) au profit d'autres regroupements plus propres à l'aider à penser son identité plurielle, sa relation à l'autre, à ses minorités ou à ses voisins méditerranéens. » Sans oublier ce qui a nourri l'Europe : « [I] est important pour les cultures arabe et juive de se réapproprier un patrimoine légendaire échappant à l'emprise doctrinale [...]. » (p. 411)
- 17 Un index contenant tous les noms propres anciens, auteurs et personnages de contes, complète l'ouvrage et permet une réutilisation facile de ses données. La bibliographie, très riche pour les sphères italiennes et juives, nous a semblé en revanche manquer de références pour le matériau arabe ainsi que pour le conte classique français, en particulier pour d'Aulnoy, mais l'ampleur du champ envisagé ne permettait pas, ici,

l'exhaustivité. Il faut créditer P. Eichel-Lojkine d'un véritable renouvellement de nos connaissances sur les contes et inviter les chercheurs à prendre modèle sur les enquêtes et les analyses qu'elle propose sur les deux réseaux qu'elle étudie ici : précises, claires et stimulantes, elles font de ce livre un beau moment de lecture.

AUTEURS

EMMANUELLE SEMPÈRE

Université de Strasbourg